



Image rétro

Que cent fleurs s'épanouissent...

Le débat aujourd'hui engagé à gauche dépasse les frontières des partis.

Victor FAY

Les défaites font réfléchir. Selon Lénine, elles sont plus instructives que les victoires. L'échec électoral de la gauche peut être fécond si l'on ne s'arrête pas à l'analyse de ses aspects tactiques et, bien entendu, si l'on ne se contente pas de l'auto-justification et de l'auto-satisfaction en rejetant sur « l'autre » toutes les responsabilités. Il n'est certes pas question de mettre tout le monde dans le même sac, de proclamer la carence voire la trahison générale, pour se réfugier sous sa tente. Il y a mieux à faire.

S'interroger si la défaite, qui n'est pas seulement électorale, n'a pas de racines plus profondes, s'il ne faut pas chercher ailleurs les causes des erreurs qui l'on entraînée. Ces causes, ne seraient-elles pas contenues dans les programmes et structures des partis de gauche traditionnels, dans leur volonté de maintenir leur identité, sans tenir compte des aspirations profondes des travailleurs ?

Cette défense de leur raison d'être est naturelle, le patriotisme de parti doit être pris en considération. A condition qu'il ne bloque pas l'évolution nécessaire

des organisations en conformité avec ce qui change dans les conceptions et les comportements des travailleurs. Le problème est là et la tendance à l'éluder ne peut que prolonger et aggraver la crise que vit actuellement le mouvement ouvrier tout entier.

Autocritique

On peut nous rétorquer que nous ne sommes pas sans reproches et qu'on n'a pas besoin d'une nouvelle avant-garde ou élite, mais d'une réflexion commune, à la fois critique et autocritique, sur ce qui vient de se passer et sur les perspectives qui s'ouvrent devant nous.

Pour qu'on ne puisse pas nous dire que nous esquivons nos propres responsabilités, avouons que certaines de nos erreurs tactiques — certain effacement du caractère de classe de notre campagne, intervention insuffisante dans les réunions des partis

de gauche, échec des candidatures du PSU, soutenues par le PC, recherche trop prolongée d'accord avec les écologistes, formation tardive des collectifs du Front autogestionnaire — découlent elles aussi des structures trop figées du PSU, de la circulation trop lente des idées, autrement dit des aspects non autogestionnaires de notre pratique politique et organisationnelle.

En revanche, nos initiatives, bien que souvent mal présentées et diffusées, visant à réaliser l'unité d'action des travailleurs et l'unité populaire autour d'une plate-forme revendicative commune, se sont avérées justes, comme nos propositions de rechercher une voie de transition au socialisme, en passant du contrôle ouvrier et populaire à l'autogestion.

Le PSU n'a pas hésité, chaque fois que le problème s'est posé, à mettre en question ses programmes et structure, voire son existence, en vue d'accéder à des formes nouvelles d'organisation et d'action. Cette vocation du PSU à se dépasser lui-même n'a pas été toujours ressentie avec une égale acuité par nos militants ; d'autant moins qu'elle se heurtait à la volonté des autres partis de se perpétuer.



Louis Althusser

Les voix des sans-grade

Voici qu'à l'occasion de cette défaite, le malaise sourd, qui se faisait sentir sans jamais éclater au grand jour, s'extériorise avec vivacité, parfois avec violence. C'est le cas du PC, mais aussi, d'une manière plus diffuse, du PS. Ce qui était implicite, la non-adéquation des structures et programmes avec l'état actuel du monde du travail, devient explicite. Le débat déborde les barrières existantes s'étale, atteint le grand public.

Nous ne sommes plus en présence d'une discussion entre initiés, entre professionnels de la politique. Des voix s'élèvent, outre celles des intellectuels qui en sont les porte-parole, de ceux qui se sont tus pendant longtemps, qu'on a réduit au rôle de la piétaille, qui se fait tuer en silence et qui paie le prix des erreurs et des conflits des états-majors.

Ces voix des sans-grade indiquent que la réflexion a dépassé les frontières des partis, que le débat est engagé un peu partout où se rencontrent les travailleurs, à l'usine, à la maison, dans la rue, au café, et pas seulement au sein des organismes « réguliers » des partis.

Personne ne peut plus l'étouffer. Mais on s'efforce

de le canaliser de différentes manières, de le limiter à ses aspects tactiques et, surtout, de le contenir dans le cadre immuable des structures.

Certes, la discussion la plus libre possible à l'intérieur de chaque parti est souhaitable et nécessaire. Pourvu qu'elle ne soit pas limitée à l'assouplissement des structures figées et à la correction des erreurs tactiques évidentes, sans déboucher sur l'éventualité d'une transformation fondamentale du mode d'existence du mouvement ouvrier.

Les communistes, « ailleurs »

Chacun procède conformément à sa manière d'être. L'appareil du PC tolère jusqu'à présent la discussion interne qu'il ne peut interdire sans renier les décisions du 22^e congrès, mais refuse son expression publique, ce qui amène de nombreux militants à chercher une tribune « ailleurs », en dehors de la presse du parti.

Ils l'ont trouvée dans *Politique-Hebdo*, *Le Monde*, *Le Matin*, à *Témoignage Chrétien*, au *Nouvel-Observateur*... Ils y expriment leurs déceptions et critiques, réclament l'ouverture d'une discussion publique dans la presse communiste,

l'avancement de la date du congrès ; celui-ci doit être organisé de « façon totalement démocratique » et traduire « les débats réels au sein du parti » ; « *Il doit être véritablement souverain, c'est-à-dire élaborer lui-même, après discussion, la ligne à appliquer par tout le parti* » (groupe Althusser).

En réponse, les militants sont invités à acheter, lire et diffuser le rapport que fera Marchais au prochain comité central. Le refus d'autoriser la discussion publique est motivé par le fait que les statuts ne prévoient l'ouverture d'une tribune de discussion qu'à la veille d'un congrès. Comme si la direction n'avait pas d'autres moyens de laisser les militants s'exprimer dans la presse du parti ! Ce refus ne cache-t-il pas, dans l'impossibilité actuelle de procéder à des exclusions, le recours ultérieur à l'argument que les contestataires, en y écrivant, ont participé à la campagne anti-communiste déclenchée par la presse bourgeoise ?

Les socialistes, en vase clos

Le PS, dont le tissu organisationnel est plus lâche, utilise un autre procédé, non moins efficace : la dis-

cussion entre experts et en vase clos. Le débat est intériorisé, la solidarité doit être préservée à tout prix, le parti est fragile, un affrontement trop vif, trop passionné, risque de le faire éclater. D'où la pression sur le CERES pour qu'il atténue ses critiques, s'incline devant la volonté majoritaire d'esquiver les problèmes de fond, pouvant mettre en cause l'identité et la manière d'être du parti.

L'un et l'autre, sans empêcher le débat, peuvent le vider en partie de son contenu novateur, de ses possibilités créatrices. Il ne suffit pas d'engager la discussion à l'intérieur de chaque organisation. Confronter les avis des membres du même parti, mettre fin à la fausse unanimité, à la solidarité formelle, c'est important et il faut tout faire pour y parvenir.

Pour un débat trans-organisationnel

Mais il faut aller plus loin. Si l'on veut restaurer, sur des assises plus solides, l'unité de classe, il importe de confronter les opinions des militants, adhérents et sympathisants des différentes organisations

ouvrières, en tenant compte de leur diversité d'attaches et d'origines et sans jamais mettre en question leur appartenance présente. Il faut que les bouches s'ouvrent, que les critiques fussent, que les initiatives s'épanouissent.

Le débat, le grand débat, permettant à tous ceux qui vivent au rythme quotidien du monde du travail, de dire ce qu'ils ont sur le cœur, sans retenue ni réserve excessives, doit, pour être fécond, transgresser les barrières qui y font obstacle. Il doit devenir inter-organisationnel ou plutôt trans-organisationnel.

Informel au début, il pourrait prendre des formes les plus diverses, les plus variées, les plus ouvertes, pour faciliter la participation de tous les travailleurs à cette vaste mise en question du mode d'existence, de fonctionnement et de réflexion de l'ensemble du mouvement ouvrier. Son renouvellement est à ce prix comme son avancée ultérieure vers le socialisme.

Victor FAY ■